

An elephant is shown performing a handstand in a savanna landscape. The elephant is balanced on its trunk, which is planted on the ground. Its body is inverted, with its legs and tail pointing upwards. The background features a vast, flat plain under a sky with soft, colorful clouds, suggesting a sunset or sunrise. The elephant's trunk is curved, and its tusks are visible. The overall scene is surreal and humorous.

Michel Kreutzer
Folies animales

Le Pommier

Folies animales

Michel Kreutzer

Folies animales

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2400-2

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2021, septembre

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Quoique la vie soit ordinairement prodigue d'excès en tout genre, certains comportements se distinguent des autres en raison de leur caractère incontestablement outrancier. On les désigne alors spontanément sous le terme de « folies »¹. Ces comportements s'expriment naturellement chez les animaux comme chez les humains dans la vie de relation (par opposition, en médecine, à la « vie végétative ») riche et complexe qu'ils entretiennent avec leur milieu physique et social.

Outre ces formes de « folie », les humains présentent toutefois des psychopathologies et des troubles comportementaux qui appellent des soins et relèvent de la psychiatrie. Dès lors, une question se pose : les animaux souffrent-ils eux aussi de ces types de dysfonctionnement ? L'examen des travaux de différentes disciplines, notamment celles qui élaborent des modèles animaux de nos psychopathologies, permettra d'apporter des réponses à cette question.

La folie : une fureur de vivre ?

C'est dans notre petit village du Val de Loire que j'ai vu pour la première fois un animal présentant tous les caractères de la folie. J'avais cinq ans. La forge du maréchal-ferrant était attenante à notre maison. J'aimais venir y observer le ferrage des chevaux. Mais un jour, un cheval s'est refusé à franchir le porche de l'atelier. Ce n'est pas l'odeur de corne brûlée qui m'attira dehors, mais un vacarme infernal de martèlement de sabots sur les pavés et de hennissements déchirants. L'animal s'était emballé ; il lançait des ruades et se cabrait. Il me semblait déployer une force furieuse et colossale. On m'obligea à rentrer rapidement et je ne sais si on parvint à faire entendre « raison » à l'animal ni comment on en vint à bout.

Quelle peut être la cause de pareils déchaînements, et peut-on parler de « folie » à ce propos ?

La mythologie grecque attribue une cause extérieure aux altérations du comportement : elle voit dans la déesse Lyssa² l'origine de la rage et de la furie par quoi la folie se manifeste. Selon elle, ces états touchent aussi bien les animaux que les humains. Et c'est sous l'empire de cette même divinité de la folie furieuse, de la colère et de la frénésie destructrice, que les chiens d'Actéon dévorent leur maître³ et qu'Héraclès, fils de Zeus et d'Alcmène, aurait tué femme et enfants⁴.

De fait, les humeurs et les conduites du cheval rétif de mon enfance et du héros féminicide et infanticide que vénèrait tant la Grèce antique correspondent assez exactement à l'une des acceptions du terme « folie » attestées par le

Dictionnaire de l'Académie française: « État passager de trouble intense ou d'exaltation excessive, causé par une forte émotion ou un sentiment violent. » D'où cette définition de « fou » : « Qui est hors de soi, notamment sous l'effet d'un sentiment violent. [...] Que l'on ne peut ni contenir ni contrôler »⁵.

Dans les cas de « folie furieuse », on sait que les individus déploient une force insoupçonnée. Pourquoi ce décuplement de la vigueur sous l'effet d'une colère violente ? Concernant l'homme, Giacomo Leopardi suggère que ses facultés mentales, bien supérieures à celles des animaux, restreindraient chez lui le recours systématique à la force et expliquerait l'habituelle modération de ses mœurs :

[La] raison et l'imagination, en somme les facultés mentales de l'homme surpassant celles de toute autre créature vivante, sont telles qu'il ne peut jamais ou presque jamais, et toujours difficilement, faire usage de la totalité de ses forces naturelles, comme le font tous les jours et sans difficulté aucune tous les autres animaux (et les fous) [...] Combien de force l'homme a-t-il perdu avec les progrès de son esprit⁶.

Et en effet la perte de raison est l'idée la plus communément avancée pour caractériser la « folie ». C'est d'ailleurs en ces termes que le *Dictionnaire de l'Académie française* définit initialement le mot « fou » : « Qui a perdu la raison ; qui présente des troubles, des désordres mentaux, qui est atteint de démence. »

Mais il serait erroné de ne parler de « folie » qu'à propos de fureur et de perte de raison. Jean-Pierre Vernant précise que, selon la mythologie grecque, bien des phénomènes psychologiques (des passions, des sentiments, des attitudes

mentales, des qualités intellectuelles, des fautes, des égarements de l'esprit) relèvent également de Lyssa⁷.

Les termes « excessif » et « immodéré », si souvent utilisés pour caractériser l'aliénation mentale, s'appliquent en fait à bien d'autres situations. Par exemple, l'amour et ses passions, les parades amoureuses, les activités érotiques et la vie sexuelle en général sont souvent décrits comme des états de « folie ». Car le fou est aussi celui qui « éprouve une vive passion pour une personne, un engouement irrésistible pour une chose », ou qui est « extrêmement gai, badin, enjoué ; qui est d'une exubérance ou d'une vivacité excessive »⁸. Le *Dictionnaire Quillet* va encore plus loin et nous rappelle que « “la bête en folie” est un animal en chaleur, et “faire la folie avec une femme” revient à la posséder⁹ ». Le médecin et physiologiste Cabanis n'allait-il pas jusqu'à dire : « Les organes de la génération [...] sont souvent le siège véritable de la folie ¹⁰ » ? Voilà qui préfigure les thèses de Freud.

Les écrits du Moyen Âge nous en donnent un exemple significatif quand ils chantent et glorifient la « reverdie »¹¹ : c'est toute une nature en folie qui sert de décors au théâtre de l'amour courtois, et invite en filigrane à des ébats franchement érotiques. Evelyn Birge Vitz écrit du *Roman de la Rose* qu'il « découle naturellement de la pratique de la lecture érotogène, et [qu']il peut avoir été composé précisément pour un tel usage. *Le Roman de la Rose* fournit, très explicitement, des modèles et des leçons d'amour que les lecteurs et les auditeurs qui désirent aimer doivent apprendre par cœur et réaliser – “re-performer” – dans leur propre vie dès que possible¹² ».

De façon semblable, six cents ans plus tard, une célèbre chanson écrite peu avant la Commune de Paris évoque

les folies amoureuses qu'inspire la nature printanière aux oiseaux ainsi qu'aux hommes :

Quand nous en serons au temps des cerises,
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête.
Les belles auront la folie en tête
Et les amoureux du soleil au cœur¹³.

Serait-il pertinent de parler de pathologie à propos de ces folies-là ? La fureur du cheval exprimait-elle autre chose que son refus de passer un moment désagréable chez le maréchal-ferrant, soit la volonté d'éviter un déplaisir ? Quant aux « folies » associées aux ébats amoureux, ne manifestent-elles pas surtout la recherche de plaisirs et le désir de vivre ?

La folie: manque de raison, déficience des sens, et détresse due à l'absence

Certes, on applique souvent le terme « folie » à des comportements excessifs. Mais ce caractère est très loin d'épuiser le sujet. Le fou est aussi un être en manque, pas seulement celui auquel l'intelligence fait défaut¹⁴, l'idiot, ou l'imbécile, c'est également un être en déficience de raison ou en perte des sens ordinaires.

Cette notion de manque est déjà manifeste dans les conceptions qu'Aristote et Hippocrate se font de la mélancolie. Ce tempérament a souvent été décrit et utilisé pour rendre compte d'humeurs et d'états d'âme dont certains correspondent à ce que nous appelons aujourd'hui des

« maladies mentales ». En cherchant à expliquer nos différents états et nos affections, les auteurs de l'Antiquité postulent l'existence d'une « dynamique » permettant la coexistence harmonieuse entre quatre « humeurs », qu'Hippocrate décrit comme des liquides circulant dans l'organisme humain : la bile jaune et la bile noire, le flegme et le sang. Aristote attribue à chacune de ces humeurs la qualité propre à chacun des quatre éléments fondamentaux : le feu, la terre, l'eau et l'air. La bile jaune est chaude et sèche comme le feu, la bile noire (encore appelée « mélancolie » ou « atrabile ») est froide et sèche comme la terre, le flegme (pituite ou lymphe) est froid et humide comme l'eau, et le sang est chaud et humide comme l'air. Leur équilibre est la condition d'une bonne santé. La prédominance d'une humeur induit un « tempérament » particulier : le colérique (bile jaune), le mélancolique (bile noire), le flegmatique (flegme) et le sanguin (sang)¹⁵.

La bile noire revêt un intérêt particulier, ainsi qu'il apparaît dans un passage des *Problemata* d'Aristote :

Si la bile noire déborde par excès, nous aurons des signes cliniques qui vont dans le sens de l'inhibition plus ou moins marquée : paralysies, torpeurs, athymies, simples frayeurs, tremblements. Au contraire, si la bile noire s'échauffe trop, nous obtenons des tableaux qui vont dans le sens de l'expansion, de l'excitation, des euthymies, des extases, des bouillonnements de plaies¹⁶.

Aristote considère que la bile noire est responsable d'états bien différents du fait de sa quantité (comme l'excès), de sa qualité (comme la chaleur) et de la région de l'organisme où elle se situe. Il établit une véritable géographie du corps

pour localiser l'origine de nos états, sans se référer à notre esprit, instance qu'il ne sait où placer. Une grande partie de ces conceptions débordent largement l'Antiquité et perdureront jusqu'à la Renaissance¹⁷.

Certaines particularités de ces « tableaux cliniques » ne sont pas des spécificités humaines : selon Littré, « la mélancolie s'observe aussi chez les animaux dont on change brusquement les habitudes, chez ceux qu'on prive des sujets de leur affection¹⁸ ». Depuis cinquante ans, des travaux d'éthologie montrent que les animaux présentent des perturbations de leur vie affective. Dans le domaine des affects, bien des animaux se comportent comme nos *alter ego* : leur folie est une détresse due à une absence.

Le fou, c'est flou

Outre les diverses acceptions des mots « folie » et « fou » ci-dessus évoquées, la langue use de ces termes dans bien d'autres cas. Divers procédés sémantiques permettent des extensions ou des restrictions de sens. Dans le cas des « folies animales », on peut se demander si cette polysémie apporte des avantages ou des désavantages.

Toutes les disciplines « académiques » font un usage parfois immodéré, voire obsessionnel, de cette activité spontanée de l'esprit qui consiste à trouver des ressemblances et des différences entre des objets et des événements, autrement dit à les classer. Les auteurs, quelle que soit leur spécialité, considèrent qu'un terme n'est utile que s'il possède une définition précise et claire restreignant son champ d'application à un objet ou à un processus particulier¹⁹. En psychologie et

en psychiatrie, on donne un nom à chacune des catégories afin de la traiter séparément des autres. Le langage savant se veut précis ; il rejette les usages plus généraux du langage familial, qui s'accommode mieux des ambiguïtés.

Mais cette activité savante, pour logique et rationnelle qu'elle puisse paraître, n'en comporte pas moins des effets pernicious. Assurément, elle donne l'impression que l'on maîtrise bien un sujet d'étude, qu'il peut être « mis à plat » et rangé dans des tiroirs, alors même qu'il suscite des interrogations. Cependant, les mêmes sciences nous apportent quotidiennement la preuve qu'il n'est pas nécessaire de définir *a priori* et avec précision une notion pour l'utiliser efficacement. Prenons l'exemple de la conscience, faculté à laquelle la philosophie, la psychologie et les neurosciences se rapportent incessamment : alors même que nul ne sait clairement ni la définir ni en expliciter les processus, elle reste un sujet d'étude majeur de la pensée occidentale. Et si nous savons qu'il n'y a ni ouvrières ni reine chez les abeilles au sens que l'on donne à ces dénominations dans nos sociétés, l'approximation donne cependant une idée satisfaisante de l'objet étudié. Ce qui explique la résistance à utiliser des néologismes dépourvus d'un sens immédiatement compréhensible.

Quel lexique doit-on utiliser ? Il s'agit là d'une question centrale en médecine, en philosophie et dans les sciences académiques. On constate que, durant les siècles qui ont séparé l'Antiquité de notre « modernité », le lexique s'est renouvelé, diversifié et précisé pour décrire et classer les divers types de folies. À la mélancolie, au délire et à la manie de l'Antiquité²⁰ et de l'âge classique ont succédé depuis le XIX^e siècle un grand nombre de nosographies, faisant une

large place à la névrose, la psychose, la schizophrénie, l'autisme, la paranoïa²¹. Pour aboutir plus récemment à une très grande diversité de termes destinés à caractériser les troubles mentaux ou comportementaux. Ainsi, le célèbre *DSM*²² fait état de vingt et une catégories, se subdivisant en de nombreuses classes et sous-classes pour ordonner les « troubles » qui affectent nos conduites, et notamment ceux des catégories psychiatriques dites « majeures », à savoir : les schizophrénies, la grande dépression, les troubles du spectre autistique (TSA), les troubles obsessionnels compulsifs (TOC), les troubles bipolaires (ou troubles maniaco-dépressifs), les troubles d'hyperactivité avec déficit de l'attention (TDAH). Ce renouvellement du répertoire médical et de ses catégorisations savantes s'accompagne de nouvelles approches thérapeutiques, qui ne font pas pour autant l'unanimité et que bien des psychiatres dénoncent²³. Selon ces derniers, elles consisteraient en effet à traiter les symptômes comportementaux plutôt que l'origine des souffrances psychiques. Au total, la psychiatrie²⁴ n'a eu de cesse qu'elle n'ait défini régulièrement ses classifications et leurs frontières, sans aboutir en contrepartie à un consensus sur leur étiologie²⁵ et sur des thérapies efficaces.

Dans cet ouvrage, nous avons choisi de retenir les termes génériques de « fou » et de « folie » parce que, en raison même de leur ambiguïté et des équivoques qu'ils suscitent, ils nous paraissent d'une grande richesse. Leurs significations outrepassent les notions de la psychiatrie, toutes les folies ne sont pas *a priori* à mettre au compte des pathologies. L'avantage polysémique de « folie » et « fou », c'est qu'ils apportent du « flou » et suscitent des ambiguïtés, des équivoques. Le bon usage de ces dernières, loin de brouiller

la réalité, la questionne. Le flou sert d'aiguillon pour stimuler des comparaisons afin de dissiper, ou au contraire d'étayer, les doutes sur les analogies que ces « folies animales » présentent avec celles des humains. Faire le choix de « folie » et de « fou » permettra d'aborder des conduites sous l'angle de la vie de relation des individus, dans la nature ou dans la proximité des humains, et pas seulement celui de la vie organique.

Une analogie avec la peinture permettra peut-être de convaincre le lecteur du bien-fondé de notre choix. L'historien de l'art Michel Makarius considère, dans son histoire du flou en esthétique, que pour explorer les frontières entre le visible et l'invisible, entre le connu et l'inconnu, il est important de se soustraire à la « tyrannie du visible » : le flou, loin d'être un éloignement de la réalité, nous permet en effet d'interroger nos représentations²⁶.

Cependant, le moment venu, quand il sera question des troubles comportementaux et mentaux, nous nous rangerons aux nosographies²⁷ médicales et vétérinaires.

Nous vivions depuis longtemps, en Occident, sur les principes de la logique aristotélicienne, selon laquelle une proposition est soit vraie, soit fausse ; ce qui implique, dans le cas qui nous intéresse ici, qu'un individu est fou ou qu'il ne l'est pas. Mais le mathématicien et informaticien Lotfi Zadeh a développé une démarche mathématique qui rend compte de l'imprécision souvent rencontrée pour assigner un objet à une classe particulière. En logique floue, il y a des degrés dans la pertinence qu'une proposition présente pour remplir une condition. Cette proposition peut être totalement vraie ou totalement fausse, mais le plus souvent elle n'atteint qu'un certain degré de vérité²⁸. Ainsi, un

individu peut montrer un certain nombre de symptômes de folie, mais avoir sur bien d'autres plans une conduite tout à fait différente. On ne le qualifiera donc que de partiellement fou. On pourra de même montrer qu'un chimpanzé partageant avec les humains et d'autres espèces certaines caractéristiques de la folie n'en est pas moins susceptible de manifester des conduites parfaitement normales. Ou bien que certains de ses comportements, mis sur le compte d'une anomalie, lui sont tout simplement singuliers. L'anormal est donc relatif, mais il se révèle indispensable pour établir la norme.

L'anormal et l'anomalie pour concevoir la norme

L'anormal, le curieux, l'inattendu, tout ce qui n'est pas ordinaire questionne le quotidien, le banal, le fréquent, le routinier, les habitudes, les usages, les règles coutumières. Que disent la norme et la loi ? Elles nous dictent bien plus des interdits que des devoirs. Ainsi les Tables de la Loi, sur lesquelles sont gravés les Dix Commandements, ne nous disent pas ce que nous devons faire mais fixent ce qui est prohibé : « Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne déroberas pas... »

Est vertueux celui qui se soustrait à la tentation et évite les péchés capitaux, explique le catéchisme. Il va sans dire que les devoirs sont moins spontanément repérables que les interdits. L'œuvre philosophique de Georges Canguilhem (1904-1995) questionne le normal et le pathologique²⁹. Cet auteur en était venu à conclure que l'anormal, qui logiquement devrait se déduire du normal et être second, se

retrouvait être une préoccupation première. Il n'y aurait pas de normes si l'on ne percevait pas d'abord des anomalies. Michel Foucault (1926-1984) ne disait-il pas de son côté : « Jamais la psychologie ne pourra dire sur la folie la vérité, puisque c'est la folie qui détient la vérité de la psychologie³⁰ » ? La leçon que nous retirons de ces propos, c'est que la folie est incontournable pour définir le normal.

On l'aura bien compris, analyser ce qui apparaîtrait comme des désordres comportementaux des animaux ne va pas sans qu'on s'interroge sur les nôtres. Les conduites animales ne sont empreintes de folie ou de pathologie que par ressemblance avec celles des humains. Les folies animales sont à la fois une fenêtre ouverte sur leurs singularités et un miroir où nous observer avec délectation et horreur.

Perlès, Évelyne Téroni, Bernard Thierry et Arnaud Zucker. Je tiens à exprimer toute ma gratitude et mon amitié à Annie et Gérard Dressay pour leur relecture attentive et leurs remarques. Enfin, je dois beaucoup à Catherine pour le soutien constant et attentionné qu'elle m'a apporté tout au long de la rédaction de ces *Folies animales*. J'ajoute que les propos tenus dans cet ouvrage n'engagent que leur auteur.

Table des matières

INTRODUCTION	5
La folie : une fureur de vivre ?, 6 – La folie : manque de raison, déficience des sens, et détresse due à l'absence, 9 – Le fou, c'est flou, 11 – L'anormal et l'anomalie pour concevoir la norme, 15	
CHAPITRE PREMIER	
Le mental et la folie selon Darwin et consorts.....	17
L'évolution et la phylogenèse selon Darwin, 17 – Les folies animales vues par Lindsay, 23 – Romanes : une psychologie comparée mais pas de psychopathologie, 27 – La psychiatrie évolutive, 32	
CHAPITRE II	
Exister, c'est être vulnérable.....	45
Premiers rendez-vous entre l'éthologie et la psychiatrie, 46 – L'éthologie redécouvre la vie de relation des animaux, 49 – L'intelligence fait place à la cognition, 51 – Plaisirs et souffrances de l'existence : les animaux aussi, 53 – Les animaux souffrent-ils comme	

les humains?, 58 – L’attachement et ses perturbations, 67 – Agresser, fuir et s’immobiliser pour préserver sa vie, 70 – Le revers de la complexité, 78

CHAPITRE III

En quête de modèles animaux des maladies mentales 81

Le cerveau animal et humain : des similarités anatomiques et fonctionnelles, 82 – L’animal hédoniste est-il un toxicomane en puissance?, 86 – Les effets de nos drogues et de notre pharmacopée sur les animaux, 89 – Espoirs, succès et doutes de la psychiatrie biologique, 103

CHAPITRE IV

Les généticiens auront-ils le dernier mot?..... 109

Hérédité et génome, 110 – Génétique et psychiatrie, 115 – Modèles animaux de « deuxième génération », 117 – Épigenèse, 126 – Des modèles à l’épreuve de la clinique humaine, 130

CHAPITRE V

La subjectivité..... 133

Intériorité animale, 133 – Fantaisies et rêves, 139 – Les animaux « parlés » de la psychanalyse, 145 – Ces folies que les animaux n’ont pas, 155 – Le général contre le particulier, 160

CHAPITRE VI

Construire une zoopsychiatrie..... 161

Umwelt: le monde propre de chaque espèce, 163 – Des folies particulières, 165 – Pathologies mentales et comportementales imputables aux humains, 174

CONCLUSION	
Pour une zoopsychiatrie générale et comparée.....	185
ÉPILOGUE	187
Un bilan, 187 – L' <i>anima demens</i> et la <i>pathologia</i> ,	
190 – La folie pour construire des normes et iden-	
tités, 193	
NOTES.....	195
REMERCIEMENTS	223